

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 46

Artikel: [Lettre d'un lecteur]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178952>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

celles du colza. Les fleurs sont jaunes, très nombreuses, et se succèdent pendant assez longtemps. Le fruit est une silicule en forme de petite coque ovoïde-aiguë et ne s'ouvrant pas pour laisser échapper la graine. Les feuilles radicales sont ovales-elliptiques, allongées, irrégulièrement sinuées ou dentées; celles de la tige sont souvent pinnatifides à la base. La racine est forte, pivotante et plonge assez profondément dans le sol.

Ce Bunias, comme son nom l'indique, est originaire d'Orient. Il est rare en Europe à l'état sauvage; Koch, dans sa *Flore d'Allemagne et de Suisse*, laquelle embrasse toute l'Europe centrale, ne le signale qu'aux environs de Lubeck, de Warnemünde et de Limbourg; Godet, dans sa *Flore du Jura*, l'indique comme subspontané, près de St-Blaise; la *Flore helvétique* de Gaudin n'en fait pas mention, et le *Guide du botaniste dans le canton de Vaud* n'en parle pas non plus. Quoiqu'il en soit, la plante se trouve assez abondamment aux Toveyres, près de Vevey, dans un pré montueux, autour d'une maisonnette; et il paraît qu'elle se reproduit là depuis une cinquantaine d'années, s'il faut en croire l'opinion qui en fait apporter les graines par un troupeau de bœufs hongrois, que l'on aurait parqué là en 1815. Ce n'est que tout dernièrement que les botanistes de Vevey et, bientôt après, ceux de Lausanne l'ont dénichée et dûment constatée; et, pour ma part, je l'ai non-seulement mise en herbier, mais encore plantée dans mon jardin, afin d'obtenir la graine.

Au jardin, la plante a pris un grand développement de tiges et de feuilles. Les feuilles se sont développées avec une rapidité et une profusion extraordinaires, et ont fini par former d'énormes touffes que j'ai régulièrement tondues et qui se sont succédées dès le printemps jusqu'aux premiers froids. Malgré ces tontes fréquentes, la plante n'a donné aucun signe d'épuisement; tout au contraire, la végétation n'en a été que plus active. Il faut bien dire qu'en plein champ le Bunias doit se comporter un peu différemment et que sa végétation est moins luxuriante; mais il est un fait certain, c'est qu'il repousse avec vigueur à chaque fois qu'on le tond et qu'il possède ainsi une des qualités essentielles des plantes fourragères. Il me paraît assez rustique et s'arranger de tous les terrains, pourvu cependant que le sol ait une certaine profondeur. Ce que je puis affirmer du moins, c'est qu'il a la vie dure, car je l'ai transplanté comme il commençait à fleurir, c'est-à-dire dans un moment très défavorable, et, bien loin de s'en trouver mal, il a donné la même année une grande abondance de feuilles et de graines. Sur cinq individus transplantés dans ces conditions, aucun n'a périclité.

Les quelques plantes que je possède sont à la disposition des personnes qui voudraient essayer cette culture. Je puis leur remettre aussi un petit paquet de graines récoltées cette année.

L. FAVRAT.

On n'ordonnance.

Toinon Dzoïé dé Tsézeu s'étâi rontu on bré ein sé fotein avau la tetse dé recou, yô l'étâi z'u ein déguellhi po fère la patoura. Lo valet à la sadze fenna, qu'étâi dein lé mouscatéro, mâ qu'avâi risquâ d'être recrutâ dein lé chasseur à tsévau, chàoté su sa Lise,

onna balla cavala, et part âo décime galo tant qu'à Losena, queri lo mâidecin po veni rapistolâ lo bré à Toinon. Ye lo trova justameint tsi li et lo priè dè veni tot lo drâi à Tsézeu, que Dzoïé étâi gaillâ mô. Lo mâidecin qu'étâi on tot à fé bon et brav'homme, fe mettré la salla à son tsévau et part dé suite. Ein passeint à Remané, Dâvi à la Lisette que lo vâi, lo criè po allâ tsi li verré son frarè qu'étâi malâdo; lo mâidecin l'âi dit: Né pas lo teimps dein stu momeint, mè faut vito corrè à Tsézeu! — Mâ, monsu lo doteu, repond Dâvi, vo ne vo z'arrêterâi pas, veni adé, mé recoumando! — Ete âo lli voutron frarè. — Na, ye s'est levâ sta véprâo, et lo vouâte-lé cheta dévant lo catse-boré. — Quiette que l'a? — On n'ein sâ rein, ne pào pas medzi et n'a rein d'aquouet. — Eh! bin depatztein no dè lo verré, kâ su pressa. » — Lo mâidecin s'approuztè dâo malâdo, l'âi dit dè trairè la leinga et ve tot d'suite cein que l'avâi. Ye demandè dâo papâi po écrire on n'ordonnance, mâ n'ien n'avâi rein à la mâison. « Vatt-ein vito ein demandâ onna follie âo régent, » dit David à sa boëba! — Né pas lo teimps d'atteindrè, fâ lo mâidecin, et sein dècheindrè dè tsévau, ye preind on bocon dè grie rodze, l'écrit l'ordonnance su la porta dé grandze, lào dit dè la copiyi po allâ queri lo remîdo, et part âo trot po Tsézeu, yo ye remette lo bré à Dzoïé.

Clliâo bravès dzeins dé Remané volliront copiyi l'ordonnance, mâ pas fotu, ne l'âi compregnont rein dâo tot, ne saviont pas recognâitrè le lettrè, ne l'âi véiont qué dâo fû et dè la paille dè fai. L'étion dein ti lào z'états avoué elliâ diabbliâ d'ordonnance quand lo père grand qu'étâi on tot mâlin dese: Sédè-vo cein que faut fèrè? — Et quiè? — Ye faut etsellâ lo gros tsai, dépeindrè la porta dé grandze et la mena à Losena, l'apotiquière verra li mèmo cein que lo mâidecin a écrit. — Vo z'âi réson, père-grand, ne vein appllii et parti dè suite

Et ye firon coumein avâi de lo père-grand.

Eh! bin, lé dzeins de Losena que sont portant prâo rusâ n'ont jamé pu savâi porquie on devè la né l'âi avâi dévant onna pharmacie on tsai à etsila, su cé tsai on gros lan et su sé lan on pharmacien à quatro.

C. C. DÉNÉRÉAZ.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*.

Monsieur,

Un lecteur assidu de votre feuille et admirateur sincère de vos efforts pour recueillir et conserver les fragments de notre littérature nationale, croit de son devoir de sauver de l'oubli quelques couplets, composés, il y a bien longtemps, par un des hommes les plus distingués qu'ait vu naître notre canton. L'illustre chirurgien Mathias Mayor, mort il y a déjà bien des années, ne se distinguait pas moins par son esprit railleur et par sa facilité à versifier, que par son habileté chirurgicale. Dans maintes occasions, il a composé des couplets, perdus, hélas, pour la plupart maintenant. Quelques-uns cependant, souvenirs d'un temps bien loin de nous, se sont conservés dans ma mémoire, ou plutôt, après avoir été oubliés pendant des années et des années, se sont tout-à-coup présentés à mon sou-

venir ; ce sont ceux que je vous adresse, espérant que vous voudrez bien les publier.

Dans cet espoir, je vous présente, Monsieur, mes salutations bien cordiales avec mes vœux pour la réussite et la continuation de l'intéressante feuille que vous publiez. *Un de vos lecteurs.*

Aubonne, 10 octobre 1866.

Couplets historiques sur la révolution vaudoise de 1802, par le docteur Mathias Mayor, de Lausanne.

Air de : *Monsieur et Madame Denis.*

1.

Les Suisses en dix-huit cent deux
Se prirent tous aux cheveux ;
C'était un bien rude temps,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Un cahos, un vrai gâchis, *chaos*
En y pensant je frémis.

2.

En vendanges nous étions,
Et nous nous amusions,
Quand vingt mille Allemands,
Souvenez-vous-en (*bis*).
Plus avides que des loups,
Vinrent pour nous manger tous.

3.

Nous fûmes bien mal conduits,
Peut-être un peu trahis.
Bref, on vit nos combattants,
Souvenez-vous-en (*bis*).
S'écrier pleins de frayeur :
Tout est perdu, fors l'honneur.

4.

Rapp devint notre soutien,
Notre ange gardien,
Il dit à ses garnements :
Souvenez-vous-en (*bis*).
Je crois que vous êtes fous,
Allons, retournez chez vous.

5.

La Suisse, dit Napoléon,
Est une brave nation,
Et je veux sans compliment,
Souvenez-vous-en (*bis*).
Être votre médiateur
Et faire votre bonheur.

6.

Les grands et les petits cantons
D'abord nous rétablirons,
Puis je veux pareillement
Souvenez-vous-en (*bis*).
Qu'avec ceux qui sont trop gros
On en fasse des nouveaux.

7.

Il y en aura dix-neuf,
Treize vieux et six tout neufs.

?

Souvenez-vous-en (*bis*).
Du reste, comme il pourra,
Chacun se gouvernera.

8.

Sur cela nos députés
Se sont bien embrassés
Et l'on vit bien clairement,
Souvenez-vous-en (*bis*).
Que pour toujours les Bernois,
Sont amis des Vaudois.

Dialogue genevois

ENTRE MATIGNON ET PAQUET, SUR LE MOLARD.

Matignon. — Dis donc, Paquet ! qu'est-ce qu'on voit là-haut vis-à-vis de la Cancane, n'est-ce pas la liquette à Maurice-le-Piédestal ?

Paquet. — Fichu baudet, avec ta liquette ; c'est un bateau de faras qui descend par le séchard.

Matignon. — Tu prends ça pour un séchard, c'est une belle et bonne bise..... Regarde-voir ces moutons qui y a sur le lac, et puis ces bateaux comme y bre-lanchent.

Paquet. — Eh oui ! ma foi ; en velà un vis-à-vis la Belotte, et puis un autre du côté de Genthod. Dieu quelle tralée ! Dis donc, Matignon, si on n'a pas les faras ce tantôt pour neuf sous, à moi la peur. Dis donc quelle boufaille ; il faut aller préparer les aguenettes.

Matignon. — Eh bien, si tu veux nous achèterons une couple par ensemble, et nous irons les manger ce tantôt au sarele à la Sarinette, y a une frigousseuse qui compte, et du bon Servagnin vieux. Je ne suis pas gouillard, mais quand j'ai quelque chose à ma potte, j'y aime bien accommoder, ou quand on a du bon huile d'olif fin, au bleu, avec du parci et des branlettes, ou quelques zerbolanes.

Paquet. — Non, tout simplement à la casse, avec de l'oseille, ou bien une sauce blanche, comme pour les moutaïles, avec un peu de muscate par dessus ; mais il faut faire attention que la sauce soit liée à propos, qu'elle ne soit ni trop distue, ni trop vouaffle.

Matignon. — Eh bien, c'est entendu ; tu ne débranleras pas de là jusqu'à ce que les bateaux arrivent ; je m'en vais voir à la Sagatterie si je peux avoir un gers de veau pour manger à la vinaigrette avec nos faras.

Paquet. — Dis donc, Matignon, si au lieu de ton gers de veau, tu prenais un demi-douzaine d'atrios, c'est bien plus apidançant.

Matignon. — Ben si tu veux ; puis je passerai voir en passant chez la Bosson pour voir si elle a une tome ou un bon tinguet de parsillé ou de Gruères.

Paquet. — Ah ! dis donc, fais attention de me choisir les faras comme y faut, ne pas me prendre de ces fichus écouairs qui semblent du milcanton.

Matignon. — Ne t'inquiètes pas, va, tu auras du chenu, du porpu. Ah ! je te réponds qu'avec ces deusses il y aura de quoi faire une fière platée.

Paquet. — Ah ! ça, c'est à une condition ; c'est que nous ne rentrerons pas tard, car, quand je ne suis pas là à neuf heures que ma montre fend le picolon, j'ai ma sacré piorne de femme qui me fait de ces regraufries de malevie : encore dimanche, nous étions allés à Grange-Canard faire un conchon avec le compère Mottu et Rey-la-Griotte ; comme y faisait en revenant une care du diable, pour ne pas recevoir la tapassée,